

## Antoine Kattar

Adolescent dans un  
environnement incertain  
Une expérience libanaise

### Véronique Kannengiesser

Kattar, A. (2016). *Adolescent dans un environnement incertain. Une expérience libanaise*. Paris : L'Harmattan.

Antoine Kattar est maître de conférences habilité à diriger des recherches à l'ESPE d'Amiens, membre du laboratoire CAREF de l'université Picardie Jules Vernes. Son ouvrage reprend et poursuit les travaux menés selon une approche clinique d'orientation psychanalytique en sciences de l'éducation dans le cadre de son doctorat, sous la direction de Claudine Blanchard-Laville alors professeure des universités à Paris Ouest Nanterre La Défense ; travaux dont la thèse intitulée *La « création adolescente » sous l'emprise d'une double menace. Étude clinique des adolescents vivant au Liban* a été soutenue en 2011. Cet ouvrage s'inscrit également dans le projet du chercheur – organisateur du premier colloque intitulé *Adolescence Contemporaine et Environnement Incertain* qui s'est tenu en juin 2015 à Amiens – d'étudier les résonances potentielles entre la réalité des environnements contemporains « incertains » et les turbulences de la vie intrapsychique des adolescent(e)s dont la construction identitaire constitue un déplacement vers le monde adulte.

Antoine Kattar nous invite à un double voyage. Le lecteur est en effet transporté au Liban, son pays natal, « mosaïque » dont on découvre l'histoire jalonnée de guerres multiples qui le secouent et le morcellent. Puis, progressivement, se dévoile l'autre voyage, celui qui nous ramène à notre propre adolescence que nous sommes surpris de reconnaître chez ces jeunes libanais(es) quand bien même des milliers de kilomètres et une ou deux générations nous séparent d'eux. En effet, tout en décryptant une situation très particulière, celle de libanais(es) adolescent(e)s tant préoccupé(e)s par la question de l'émigration comme solution défensive face aux violences qui les entourent, l'auteur montre l'universalité du processus adolescent. Il nous aide à prendre un peu plus conscience de l'intrication entre ce processus et l'environnement social-historique, politique, dans lequel il advient et par là même à comprendre comment sont convoqués les adultes éducateurs dont la présence contenante apparaît indispensable.

Le premier chapitre, intitulé « Mon parcours : Du Liban à ma recherche actuelle sur les adolescents », met au centre les questions de rupture, de continuité et de perte. Antoine Kattar retrace dans l'après coup son histoire d'adolescent qui a grandi au Liban, contraint par la guerre, dès l'âge de douze ans, à une série de déplacements avec sa famille, puis de jeune adulte « émigré forcé ». Il montre comment sa recherche est venue réveiller et donner un nouveau sens à son vécu. Ce faisant, il éclaire et précise l'objet de sa recherche. C'est en effet par la recherche, en prenant conscience des « ruptures »

jusqu'alors tenues sous silence, opérées par l'irruption brutale de la guerre dans son existence et par l'obligation de quitter son pays, qu'il met à jour sa propre quête de « continuité d'existence ». Il emploie cette notion dans le sens que lui a conféré D.W. Winnicott et montre son urgente nécessité lorsque le sujet subit une expérience traumatique. L'auteur explique que cette continuité, il a pu la préserver, d'une part, grâce à un environnement familial « suffisamment bon » et, d'autre part, une fois arrivé en France, en rejoignant l'association des CEMEA (Centre d'Entraînement aux méthodes d'éducation active) où il a pu retrouver le secteur éducatif dans lequel il s'était professionnellement inscrit au Liban et trouver ainsi « une sorte de continuité maternelle en tant qu'institution, contenant [ses] processus de remaniements psychiques » (p. 25).

Mu par « une volonté impérieuse d'afficher une intégration réussie » (*Ibid.*) sans renoncer à sa culture d'origine, il a pu se constituer ce qu'il nomme, en référence aux travaux de Vincent De Gaulejac, une « identité acquise » maintenue distincte de son « identité héritée », évitant ainsi, comprend-il vingt ans plus tard, le trop douloureux travail d'élaboration de la perte consécutive au traumatisme de l'exil.

Cette connaissance intime et refoulée de l'expérience migratoire, rendue consciente notamment par l'élaboration des éprouvés contre-transférentiels du chercheur au cours de la recherche, a été enrichie par la lecture de Philippe Gutton qui use de la métaphore de l'émigré pour

évoquer l'adolescent. Antoine Kattar a pu alors mettre au jour des résonances entre son histoire d'adolescent émigré du pays de son enfance et celle de Français naturalisé émigré de son pays le Liban. Ce travail lui a permis d'apporter une compréhension que je qualifierai d'incarnée du danger ressenti par le sujet en construction lorsque l'environnement ne constitue pas un lieu paisible de subjectivation. Ainsi, le chapitre s'achève sur une série de questions qui précisent la problématique de l'ouvrage en l'infléchissant vers « la compréhension de l'adolescent dans la double dimension de sa subjectivité singulière et de son appartenance groupale, familiale et sociétale » (p. 36). À cette fin, le chercheur clinicien s'est intéressé à une situation singulière dans laquelle sont pris des adolescents et adolescentes libanais(es) qu'il a interrogé(e)s en cherchant à comprendre comment elles font « pour soutenir leur propre processus de création adolescente alors que l'école, le quartier, la famille, le milieu scolaire, les lieux où s'organisent leurs scènes sociales constituent un environnement en permanence instable et inquiétant » (*Ibid.*).

Le deuxième chapitre, intitulé « Le Liban : une mosaïque paradoxale », est un regard clinique porté sur l'environnement dans lequel les adolescent(e)s libanais(es) grandissent, éclairé selon un angle socio-historique. L'auteur cherche à comprendre quelles sont les traces laissées sur les sujets par les guerres qui se sont succédées depuis la guerre civile de 1975.

A la suite de l'historien libanais Ahmad Beydoun, il distingue « quatre strates dans le développement d'une entité libanaise : « l'histoire d'une terre [...] l'histoire d'un État et d'un peuple en formation [...] l'histoire des communautés [...] l'histoire d'une société multiconfessionnelle » (p. 39). Il met tout d'abord en évidence l'absence de consensus entre les différentes communautés qui composent la population libanaise quant à l'origine et l'histoire du pays. Il rappelle que cet État est le fruit d'un découpage opéré par les puissances victorieuses de la Première Guerre Mondiale, qu'il fut placé sous protectorat français de 1920 à 1943 et qu'il n'a jamais cessé d'être convoité par d'autres pays qui ont joué sur les rivalités et conflits d'intérêts internes. Des éléments démographiques nous sont livrés notamment concernant les Libanais expatriés en grand nombre. Enfin, une précieuse cartographie des multiples groupes confessionnels nous aide à dessiner et nous situer dans cette « mosaïque » dont on comprend la fragilité. On saisit l'importance des appartenances confessionnelles à la fois comme repères identitaires pour les individus et comme critère de partage des pouvoirs dans les institutions politiques et administratives, dans un pays qui, contrairement à ses proches voisins, n'a pas de religion officielle et où toutes les religions sont minoritaires. Enfin, la douloureuse histoire de ce pays « terrain d'affrontements et d'atrocités guerrières » (p. 50) est retracée, montrant que le caractère confessionnel des conflits apparaît dès la moitié du XIXe siècle.

Ce chapitre s'achève sur une analyse synthétique de ce qui structure la scène sociale du Liban, à savoir, les guerres « fratricides », la politique et la mosaïque confessionnelle. Cette analyse s'avère précieuse pour l'écoute des discours des adolescent(e)s par la suite.

Les chapitres 3 à 6 nous font rencontrer ces adolescent(e)s qui ont parlé, au cours d'entretiens de recherche, de leur vie au Liban. Antoine Kattar les contacte par divers intermédiaires et se présente comme vivant en France et d'origine libanaise. Deux types de dispositifs cliniques ont été mis en place : des entretiens non directifs individuels et des entretiens en groupe où les thèmes abordés l'ont presque toujours été à l'initiative des adolescent(e)s.

On découvre un adolescent et une adolescente rencontrés individuellement et deux groupes d'adolescent(e)s, l'un à Jezzine, une ville située dans les montagnes dans laquelle l'auteur a passé une partie de son enfance, l'autre dans la ville de Beyrouth où il a vécu et travaillé.

Le chapitre 3 est consacré à Helmi qui revendique rapidement son attachement au Liban et sa volonté d'y rester quoi qu'il arrive, bien que ce soit difficile ; car partir, ce serait laisser sa famille et ses amis. Très intéressé par la question politique, comme beaucoup de Libanais, il évoque la difficile cohabitation des différentes communautés confessionnelles et sa croyance en la possibilité d'une construction paisible. Lorsqu'il s'exprime, il utilise tantôt le « je », tantôt le « nous », ce qui témoigne de l'importance du groupe

dans la construction identitaire du sujet. Helmi parle aussi de sa vie à l'école comme lieu d'enrichissement où il peut faire des choix qui échappent aux désirs parentaux et où il est très actif. Antoine Kattar, à l'écoute de ce discours et en lien avec ce qu'expriment les autres adolescent(e)s au cours de la recherche, émet l'hypothèse que cette agitation pourrait être une conséquence défensive face au contexte incertain des guerres au Liban, où Helmi éviterait de se confronter à des éprouvés trop forts et non métabolisés. Très préoccupé par son orientation professionnelle, Helmi est tiraillé entre son propre désir, celui de son père qu'il idolâtre et celui de sa famille élargie et ce choix est compliqué, d'une part, par le poids de la tradition familiale et, d'autre part, par la question du départ du Liban pour étudier à l'étranger. Antoine Kattar émet alors l'hypothèse que « la menace infligée par le risque de départ forcé peut le pousser à vivre une tension interne proche d'une crise de "la création adolescente" » (p. 77). Aux indices de danger interne de rupture que connaît tout adolescent(e) (notamment avec le père idéalisé pour Helmi) viendrait s'ajouter la menace externe de la rupture consécutive à l'exil nécessaire et non souhaité. Refuser de partir et même de l'envisager, pourrait être la modalité choisie par Helmi pour assurer son sentiment de continuité d'existence.

Le chapitre 4 se penche sur le cas de Hanan qui se heurte à des stéréotypes de la culture libanaise. Son désir la porte à devenir danseuse professionnelle, mais il entre en conflit avec les exigences sociales.

Pour son avenir, elle oscille entre la soumission, le conformisme (la médecine, les relations internationales ou l'économie) et la passion, la singularité (la danse), entre garder le masque de l'uniforme et dévoiler son corps et son identité de femme. Elle évoque une autre possibilité qui serait de prendre une année sabbatique, ce qu'Antoine Kattar interprète comme la recherche « d'un espace de latence de l'action, espace d'élaboration et de maturation des décisions » (p. 88), mais aussi « une stratégie d'évitement qui lui permet de remettre à plus tard ses conflits internes » (p. 92). À ces oscillations internes, s'ajoute l'imprévisibilité, la crise politique que dénonce Hanan, dont le sentiment est d'être emprisonnée à Beyrouth où elle aspire à vivre normalement. Antoine Kattar s'interroge sur la confusion que peut entretenir cette aspiration « dans et malgré un environnement totalement imprévisible et marqué d'anormalité » (p. 93). Hanan qui déplore le manque d'écoute dans le pays pourrait être, selon Antoine Kattar, en demande d'une aide de la part des adultes, pour « décrypter » et « clarifier l'enchevêtrement de ses désirs contradictoires et s'autoriser à devenir elle-même » (*Ibid.*).

Le chapitre 5 s'ouvre sur la présentation du dispositif de l'« entretien clinique en groupe à visée de recherche » dont on comprend que le chercheur l'a construit singulièrement en opérant des choix qui ont été déterminés pour partie par les conditions matérielles de la recherche, mais aussi et surtout en lien avec sa pratique professionnelle de psychosociologue et en congruence, d'une part, avec le

fait que « le travail de "création adolescente" ne peut s'accomplir dans la solitude de l'exercice » (p. 99) et, d'autre part, avec l'objet de la recherche qui interroge les processus inconscients de cette création en lien avec l'environnement des sujets. Ainsi l'auteur écrit-il que « le groupe est un outil privilégié pour accéder aux rapports conscients/inconscients des sujets à leur environnement » (p. 98) et que l'entretien en groupe « peut peut-être autoriser les sujets interviewés à mettre en scène leurs manières de réagir aux effets de l'environnement social et culturel » (*Ibid.*). L'auteur annonce ensuite que l'analyse des discours, consécutive à celle de ses propres mouvements contre-transférentiels, se fera en deux étapes : tout d'abord, selon le postulat que « l'intersubjectivité ne se résume pas à la relation des sujets au chercheur », mais aussi qu'« elle se développe pour partie entre les interviewés » (p. 99), l'analyse s'attachera à saisir « l'évolution du climat émotionnel du groupe au sein des interactions groupales » (p. 98) ; le second temps de l'analyse mettra l'accent « sur l'identification des positions psychiques singulières de chacun-e, notamment par rapport aux affects d'angoisse » (*Ibid.*).

En lien avec le questionnement du chercheur, les thèmes majeurs abordés par le premier groupe d'adolescent(e)s (3 filles et 3 garçons) qui fréquentent le lycée de Jezzine, sont ceux de l'émigration, de la politique et des guerres. L'émigration, dans ce groupe, semble plus préoccuper les adolescents que les adolescentes, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'elle est davantage reconnue par les familles comme une potentialité

d'avenir pour les garçons. Ce thème dévoile de fortes émotions et l'émigration apparaît comme une réponse à la difficulté de vivre son adolescence au Liban, tantôt dégageant défensif pour survivre, tantôt arrachement, tantôt rêve impératif. La politique, à laquelle ils portent un intérêt certain, leur semble « vidée de son sens et même ignorée dans son essence par ceux qui l'utilisent » (p. 104) puisque l'action politique des partis et des milices est souvent une action violente « qui ne se situe que dans le registre de la contrainte et de la domination » (p. 105). Enfin, concernant les guerres, même si les adolescent(e)s n'en ont pas la même lecture, on perçoit combien s'enchevêtrent les guerres où l'ennemi est extérieur et les guerres fratricides. L'auteur souligne qu'elles constituent une menace qui mobilise « constamment des dynamiques projectives et introjectives dans des scénarios aussi multiples qu'antagoniques » (p. 107). De cet échange entre les adolescent(e)s, il apparaît que la pluralité confessionnelle n'est plus considérée comme une richesse ni comme la manifestation d'ouverture à l'altérité mais qu'elle est « vécue avec une forte inquiétude et plutôt comme une menace de leur sentiment d'identité et d'existence » (p. 109). L'analyse des positions subjectives de chacun permet d'affiner ces analyses.

Le chapitre 6 présente le travail mené avec un groupe d'adolescent(e)s (3 filles et 3 garçons) qui fréquentent le même lycée à Beyrouth, établissement dans lequel a travaillé l'auteur avant son départ en France. On saisit dans ce chapitre toute l'ambivalence des adolescent(e)s dans leur rapport

à leur environnement, une ambivalence propre à l'adolescence mais qui est ici accentuée par la situation d'insécurité. En effet, la menace externe a pour conséquence que les jeunes peuvent difficilement fréquenter d'autres espaces que leurs domiciles et leur école. Ils considèrent les mesures de sécurité à la fois comme une restriction de leur liberté, une pression infantilisante (notamment de la part des enseignants) et comme une protection. La tension est particulièrement forte entre s'échapper ou se soumettre, entre servitude ou rébellion. Au niveau de l'école, la fonction protectrice de l'établissement scolaire apparaît affaiblie et le baccalauréat devient un « passeport » pour fuir à l'étranger, ce qui n'est pas sans effet sur le rapport au savoir de ces adolescent(e)s. En outre, le regard social est vécu comme omniprésent, intrusif et normatif. Se dégage pour ces jeunes le sentiment qu'on ne leur fait pas confiance. Enfin, dans un contexte de manifestations régulières, commanditées par des partis politiques ou des milices, les adolescent(e)s sentent que pèse sur eux l'obligation de s'intéresser à la politique pour ne pas subir les moqueries ou encore pour comprendre le rôle qu'ils vont pouvoir jouer dans leur patrie. Mais dans ce domaine aussi, ils sentent que la politique tend à les enfermer dans une identité « alors qu'ils ont besoin de diversité, de pluralité » (p. 128). Dans cet environnement menaçant, les espaces dans lesquels grandissent les adolescent(e)s sont assignés par les adultes, l'influence politique et la question de l'émigration accélèrent le processus de maturation en obligeant à procéder prématurément à des

choix. Antoine Kattar en conclut que c'est l'« aire intermédiaire d'expérience », comme lieu de repos pour la création adolescente, qui est écrasée. Ce que propose la société comme perspectives, c'est un avenir subi qui offre le choix entre rester à la maison, ce qui maintient dans l'enfance, et s'arracher à leur pays, leur famille, leurs amis en émigrant. Ces deux solutions ne leur offrent pas de ressources pour grandir et devenir adulte dans leur pays. L'avenir est présenté comme le lieu de jouissance et d'impératif de plaisir, auquel cas l'« Occident se présente comme un mirage séduisant » pour « l'accès au plaisir de devenir soi » (p. 133). Inquiétés à la fois de l'intérieur par les turbulences de la puberté, et de l'extérieur par une situation qui menace de les morceler ainsi que leur pays, les adolescent(e)s libanais(es) utilisent différentes stratégies de défense entre assujettissement à des addictions et désir d'émigration avec, en arrière fond, la question centrale de l'appartenance à un groupe.

Ce sixième chapitre se clôt sur une réflexion *a posteriori* sur la méthodologie de l'entretien clinique en groupe à visée de recherche et les éléments qu'elle a permis de recueillir dans cette recherche.

Parce que le souci de ce chercheur n'est pas uniquement de comprendre ces adolescent(e)s mais aussi de les accompagner, le septième et dernier chapitre pose la question de la responsabilité des professionnels de l'éducation. Pour l'auteur, « il y aurait urgence à ce que la société libanaise, ses institutions et ses professionnels en position d'adultes référents donnent aux adolescents et aux

adolescentes des signes concrets et durables de leur capacité à contenir en les accueillant et réfléchir à la manière de leur faire une place spécifique » (p. 149). Revenant sur le rapport des adolescent(e)s à la scène sociale, à l'émigration et à l'école, il propose quelques pistes de réflexion pour les professionnels engagés auprès des adolescent(e)s. Les adultes doivent « transmettre des représentations subjectives de la scène sociale et du lien social qui cessent d'alimenter, de générations en générations, le cycle infernal des violences internes et externes » (p. 150). L'auteur montre également combien les controverses sans fin sur l'identité et la question identitaire des origines, menées dans une société « qui ne sait pas, elle-même, comment arriver à maturité » (p. 151) peut venir compliquer la quête identitaire au moment de la construction adolescente. Il constate le délitement des rites de passages sociétaux et fait l'hypothèse que « l'émigration se présenterait pour les adolescents libanais comme une "porte" ritualisante » (p. 154). Elle leur offre la possibilité de se séparer en vue de se transformer, à charge pour la société libanaise de veiller à la phase d'agrégation, c'est-à-dire de nourrir le désir de retour. Enfin, l'école en s'offrant comme lieu de subjectivation davantage que comme un lieu où règles et normes génèrent l'anonymat et la conformité, pourrait répondre au besoin de supports identificatoires autres que ceux qui sont actuellement à disposition des adolescent(e)s : l'émigré ou « les figures héroïques, peu ou prou meurtrières » (p. 155). Les adultes, résume l'auteur, ont une triple

responsabilité : « celle de contribuer individuellement et collectivement à créer les conditions permettant aux adolescents de se développer en ayant les possibilités d'élargir leur espace intermédiaire [...] ; celle de favoriser les possibilités d'identifications, ouvrant les voies de la sublimation aux adolescents et celle de construire un cadre souple et étayant, favorable au déploiement des expériences d'apprentissage et d'autonomisation des adolescent(e)s en leur faisant confiance et en contenant leurs anxiétés » (p. 159). Considérant le fait que les adultes sont eux-mêmes confrontés à cet environnement instable et violent, l'analyse clinique des pratiques professionnelles est proposée comme « cadre fécond » pour « élaborer, en commun, les résonances intrapsychiques, intersubjectives et transsubjectives inhérentes à l'exercice de leur métier dans le contexte libanais » (p. 160). Ce dispositif d'accompagnement des professionnels peut les aider à investir une « clinique éducative » au sens que lui confère Joseph Rouzel, pour jouer leur rôle de passeur.

Antoine Kattar souligne le besoin des adolescent(e)s de la présence d'un tiers adulte bienveillant pour que puisse se déployer leur processus de création. Les concepts de « projet identificatoire » proposé par Piera Aulagnier et de « capacité d'être seul » développé par D.W. Winnicott sont particulièrement éclairants dans ce travail.

Le projet identificatoire se dessine, d'une part, si l'adulte exerce la fonction de porte-parole pour l'enfant, ce qui consiste à « formuler des vœux

identificatoires qui concernent son futur » dans le groupe social (Aulagnier, 1979, p. 24) et, d'autre part, s'il est possible à l'enfant « d'investir son propre changement, sa propre altération et, surtout, la modification, la transformation, des objets qui soutiendront son désir » (*Id.*, p. 25). Le travail d'Antoine Kattar permet de mesurer combien un environnement incertain rend difficile le déploiement d'un tel projet pour les adolescent(e)s. En effet, les représentations de l'environnement et du sujet dans le futur, transmises par les adultes, constituent un support identificatoire fragile pour devenir un adulte émancipé au Liban. Le projet est le plus souvent d'être soit attaché, soit arraché.

L'auteur relève par ailleurs, dans son analyse du matériau clinique, l'ambivalence entre recherche et fuite du regard de l'autre, ainsi que la coexistence paradoxale des sentiments d'abandon et d'envahissement. On comprend combien la capacité d'être seul, dont D.W. Winnicott montre qu'elle nécessite d'avoir fait l'expérience « d'être seul en tant que nourrisson et petit enfant en présence de la mère » (Winnicott, 1958, p. 327), est remise au travail à l'adolescence. Ainsi, la crise pubertaire marque un temps où les positions schizo-paranoïde et dépressive décrites par Mélanie Klein, entre sentiments de complétude et de solitude, se rejouent. Elle s'accompagne de la nécessité de la présence discrète de l'adulte pour être seul en création de soi. Comme l'a montré Aurélie Maurin, les adolescent(e)s peuvent eux(elles)-mêmes trouver une solution qui réponde à ces désirs paradoxaux, par exemple en

fréquentant les lieux publics « laissés vacants » (Maurin, 2010). Dans ces lieux, ils sont alors en présence des adultes, potentiellement exposés à leur regard mais sans interaction avec eux. Or, là encore, il semble que la situation menaçante au Liban n'offre pas aux adolescent(e)s cette possibilité, soit parce que la contrainte extérieure n'offre pas de tels lieux, soit parce que psychiquement les adolescent(e)s sont empêchés de les investir.

Au-delà de la singularité de la situation libanaise et des adolescent(e)s ayant participé à cette recherche, l'auteur, qui postule la transposabilité de certains de ses résultats dans d'autres contextes, nous permet d'envisager de nouvelles pistes de compréhension du processus adolescent dans l'environnement qui est le nôtre, notamment depuis les attentats de janvier 2015.